

---

## La formation des prix et la conjoncture économique en France XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle

Jean-Yves Grenier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2758>

DOI : 10.4000/ccrh.2758

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 10 octobre 1993

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Jean-Yves Grenier, « La formation des prix et la conjoncture économique en France XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 11 | 1993, mis en ligne le 05 mars 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2758> ; DOI : 10.4000/ccrh.2758

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# La formation des prix et la conjoncture économique en France xvi<sup>e</sup> – xviii<sup>e</sup> siècle

Jean-Yves Grenier

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Thèse pour le doctorat sous la direction de Jean-Claude Perrot (Université Paris I).

- 1 L'ambition de cette thèse est de comprendre dans un même mouvement la formation de la valeur et celle des prix et la conjoncture économique en France à l'époque moderne.
- 2 Ce thème n'est pas neuf: c'est une ancienne préoccupation de l'histoire économique, particulièrement française. Après les travaux pionniers de E. Labrousse, véritable inventeur de l'histoire sérielle, les années 1960 et 1970 ont vu se multiplier les analyses sur l'évolution des prix, des salaires, des productions agricoles et industrielles et des principales variables économiques. La masse des résultats acquis est impressionnante, mais leur enrichissement nécessite un renouvellement de la réflexion à plusieurs niveaux, qui fait intervenir des domaines aussi différents que la théorie de la valeur ou la dynamique temporelle ancienne.
- 3 Avant de présenter la démarche, il est nécessaire de rappeler certaines des conditions (à comprendre aussi bien comme contraintes que comme possibilités) qui ont accompagné l'élaboration de ce travail. La caractéristique générale en est l'existence d'un vaste espace de liberté au milieu des années 1980 qui favorise l'élargissement de la réflexion, voire même y oblige implicitement.
- 4 En premier lieu, l'épuisement des modèles interprétatifs ou explicatifs dominants est alors une évidence, cause à part entière du désengouement que l'on constate pour l'histoire sérielle. Les derniers travaux importants en ce domaine remontent au milieu des années 1970 et aucun signe de renouvellement en profondeur n'est perceptible. Les

raisons de ces insuffisances sont nombreuses, mais il en est une qui exprime l'étendue du problème mieux que les autres. Pour sa meilleure part, cette histoire économique quantitative était d'inspiration labrousienne. Or, l'approche d'E. Labrousse comporte trois niveaux différents. Le premier est l'inspiration expérimentale, essentielle pour comprendre la démarche de l'auteur de *l'Esquisse* et de *la Crise*. Le second est la méthode d'analyse qui repose sur une opération complexe de construction et de combinaison de séries qui associe un contenu économique (la répartition des revenus) et ses conséquences sociales. Le troisième est constitué par l'ensemble des résultats empiriques, si nombreux dans les deux ouvrages de 1933 et 1944.

- 5 Que faire avec ces trois niveaux ? Il est clair que la reproduction du dernier est sans objet : il a conduit nombre d'historiens à redire autrement les mêmes choses qu'E. Labrousse et contribué à cette impression de stérilité répétitive donnée par l'histoire quantitative. D'un autre côté, la méthode d'analyse était impossible à reprendre telle quelle car il s'agit d'une construction largement *ad hoc* et de ce fait non reproductible. Elaborée en vue d'une démonstration spécifique, avec des objectifs déterminés, cette méthode perd de sa pertinence dès lors que l'on change d'objectif (c'est-à-dire, si l'on refuse de reproduire le troisième niveau). On remarquera d'ailleurs que cet exemple historiographique confirme cette vérité plus générale que le problème central de l'épistémologie de l'histoire est moins la non répétabilité des faits ou des événements que la non reproduction des méthodes. Reste donc l'inspiration expérimentale, sans doute la plus novatrice mais aussi la moins visible car l'auteur de *l'Esquisse* est peu disert sur ses cheminements épistémologiques.
- 6 Ce constat a deux conséquences. La première, c'est que dans le domaine de l'histoire sérielle, on observe une double absence, celle des chercheurs qui ont déserté le champ et celle d'une méthodologie (au sens large) porteuse d'innovations. La seconde, c'est que la réflexion sur les concepts (en histoire économique au sens strict) est faible puisque bien des notions utilisées par E. Labrousse – à commencer par celle de prix – ont été comme hypostasiées, ce qui a permis de faire l'économie d'une élaboration souvent difficile. Soulignons que ce vide théorique n'a pas été sans conséquences heureuses puisqu'il a favorisé l'essor de réflexions connexes sur des chantiers plus ouverts, comme l'histoire de la pensée économique ancienne ou l'anthropologie économique historique. Or, à cela s'ajoute, pour rester dans une approche en termes de contexte, le retour dans d'autres disciplines à des réflexions de nature conjoncturelle. Citons seulement le regain d'intérêt chez les économistes pour l'étude des cycles, particulièrement le mouvement Kondratieff. Dès lors, la faiblesse conceptuelle de l'histoire économique a favorisé un transfert mal contrôlé de notions – à commencer par la typologie formelle des cycles – élaborées à propos des économies contemporaines et qui subissent la même réification.
- 7 En second lieu, le milieu de la décennie quatre-vingt connaît une ouverture croissante de l'investigation historiographique vers les sciences sociales. Cet intérêt est certes bien antérieur – la démarche d'un F. Braudel le montre – mais la nouveauté réside selon moi dans le vrai désir de confrontation entre les manières de faire de l'historien et celles des disciplines voisines. La rencontre n'est plus envisagée comme une simple discussion entre disciplines (du type F. Braudel – Cl. Lévi-Strauss) mais comme la recherche d'emprunts méthodologiques ou, au moins, de questionnements croisés. La conséquence est de taille pour l'histoire économique car l'historien a dès lors tourné plus franchement son regard vers une discipline – l'économie – qui offre trois avantages. Elle est plus globalisante, au sens où la quête d'une cohérence d'ensemble (qu'elle soit ou non atteinte) est une vraie

préoccupation ; elle est plus variée dans ses formes de raisonnement, avec en particulier la possibilité d'élaborer des concepts opératoires, ce que l'historien fait rarement ; les distanciations et les variations de focale par rapport au réel sont plus aisées, caractéristique parfois pernicieuse pour l'économie théorique formalisée d'aujourd'hui mais utile à l'historien s'il sait ne pas prendre ces analyses distanciées pour des descriptions du réel. Les avancées d'une telle ouverture sont nombreuses, à commencer par l'articulation possible du concept de valeur sur cet indice observable qu'est le prix, problématique sise au coeur de ce travail.

- 8 Dès lors, l'histoire économique pouvait se faire économie historique. Le revouveau de l'histoire sociale, plus attirée par l'étude du lien social que par celle des catégories, et l'essor de l'anthropologie économique historique obligeaient par ailleurs à faire évoluer l'ancienne histoire économique et sociale et à procéder à un nouveau démarquage des territoires. D'où, par exemple, l'un des choix opérés dans cette thèse : étudier l'échange monétaire en considérant d'abord la logique économique et voir à partir de quel stade du raisonnement doivent intervenir des considérations extérieures, de nature sociale ou anthropologique. Il va de soi que le choix inverse serait possible, les deux analyses contribuant par des voies différentes à remettre en question la notion d'échange économique pur pour l'inscrire dans un complexe social plus large.
- 9 En troisième lieu, l'histoire en ces années s'ouvre doucement à la réflexion épistémologique. Là encore, l'affaire n'est pas nouvelle mais les confrontations antérieures étaient surtout le fait de philosophes et les rares incursions d'historiens (H.I. Marrou, P. Veyne) avaient un caractère peu opérationnel. La nouveauté, c'est que la manière d'écrire l'histoire était moins facilement perçue comme « naturelle » (on aura remarqué la rapidité avec laquelle l'analyse labrousienne a été « naturalisée », c'est-à-dire considérée comme allant de soi, ce qui a beaucoup fait pour rendre équivoque son influence) mais devenait susceptible d'une évaluation en termes de coûts/avantages. Plus précisément, le fait que l'historien, comme tout autre spécialiste de sciences sociales, s'autorise à interroger le statut de la preuve (audace, me semble-t-il, sûrement plus considérable pour l'historien que pour tout autre chercheur) était le signe que puisque rien désormais n'allait de soi, toutes les ouvertures vers d'autres manières de démontrer étaient envisageables. Et quelle permission tacite, à une époque – les années 1980 – où tant de voies classiques de recherche ne semblent plus fructueuses, marxisme, structuralisme ou *economic history*...
- 10 Cet assouplissement des contraintes ou, si l'on préfère, cette histoire économique en miettes, mettait au défi de reconstruire autre chose, avec l'aide en particulier d'un apport possible – les emprunts multiples aux autres disciplines –, et d'une contrainte méthodologique – la nécessité d'une cohérence d'ensemble qu'aucun modèle dominant ne fournit.
- 11 Ces prolégomènes sont nécessaires pour comprendre l'élaboration et les ambitions de ce travail. Il se compose de quatre parties.
- 12 Dans un premier temps, c'est une théorie de la valeur adéquate aux réalités d'Ancien Régime qui est envisagée. La démarche est la suivante. Les principaux écrits d'économie politique anciens consacrés à la question de la valeur (Turgot, les physiocrates, Cantillon, Steuart) sont confrontés aux textes ultérieurs des classiques d'un côté et aux réflexions de Marx d'un autre côté. Il est possible d'en déduire un certain nombre d'hypothèses théoriques nécessaires à l'élaboration d'une définition spécifique de la valeur. Elles sont confrontées aux textes de la pratique (règlements des corporations, réflexions sur l'ordre

des objets...) qui permettent de déterminer l'articulation valeur d'usage – valeur d'échange. Ensuite, l'élaboration progresse par l'étude des différentes composantes (salaire, rente, profit) et de leur inscription dans la formation sociale ancienne, et des caractéristiques de celle-ci quant aux règles de comportement ou aux lois de l'échange.

- 13 Dans un second temps, ce sont les composantes essentielles de la dynamique économique ancienne qui sont étudiées. La notion de circuit est de celles-là. Développée dans la plupart des textes préclassiques (de Boisguilbert à Steuart en passant par Cantillon, Boesnier de l'Orme et bien d'autres), elle constitue le schème élémentaire pour penser la dynamique économique en introduisant une liaison entre prix et revenus, d'une part ; en définissant une période de dépendance économique d'autre part. L'investigation est double : il faut établir une notion théoriquement solide par la confrontation des différents textes fondateurs et l'articuler avec l'approche de la valeur développée dans la partie précédente. La monnaie – ce pont entre le présent, le futur et le passé – constitue le second aspect de la dynamique ancienne. Là encore, il s'agit d'abord de définir sa valeur spécifique, faite de la rencontre entre un principe hiérarchique qui répartit les unités de valeur des diverses composantes de la masse monétaire, et d'un principe de confrontation entre masse monétaire et produit réel. Munie d'une telle définition de la valeur de la monnaie, il est possible de l'inscrire dans un mouvement dynamique et de procéder à l'étude du lien entre les variations de la quantité de monnaie et les fluctuations des prix d'un côté, et les modifications du taux d'intérêt d'un autre côté. Pour toutes ces analyses, un large recours est fait aux écrits préclassiques (la discussion est intense au xviii<sup>e</sup> siècle sur le problème de la fixation des taux d'intérêt en rapport avec la question de l'usure) et aux textes de la pratique économique et financière. Il en ressort un concept indispensable à la suite de l'investigation, celui de circuit monétaire, c'est-à-dire l'interaction entre flux réels du circuit et flux monétaires.
- 14 La troisième partie procède différemment. Il s'agit d'examiner les principales variables économiques dans la double perspective de la théorie de la valeur (c'est-à-dire de la cohérence économique d'ensemble de la démarche) et de l'ordonnement des temporalités. Un préalable est nécessaire : l'examen de l'architecture des temporalités, c'est-à-dire l'élaboration des diverses temporalités qui composent la dynamique ancienne. Pour ce faire, plusieurs méthodes statistiques sont mises à contribution, en particulier l'analyse spectrale et la technique de Box et Jenkins qui repose sur la détermination des processus ARIMA à partir des autocorrélations des résidus des séries stationnarisées. Une architecture des temporalités est alors esquissée, de la dépendance de court-terme au mouvement de longue durée. C'est sur cet ordonnancement qu'est projetée l'étude des principales variables économiques.
- 15 La temporalisation du salaire et de l'offre de travail ouvre cette enquête. Il s'agit de comprendre la structure des rémunérations et la logique du coût du travail dont les caractéristiques sont en apparence paradoxales si l'on se réfère au corpus théorique contemporain. L'attention se porte ensuite sur l'offre agricole, vaste question déjà largement étudiée par l'historiographie.
- 16 Deux aspects surtout sont pris en considération. Le premier est celui des rendements, pour lequel il est montré que la notion de rendements décroissants développée dans la théorie ricardienne n'est pas opératoire à l'échelle de temporalité retenue. Au contraire, l'espace de variation des rendements est importante, malgré le caractère archaïque de nombre de techniques agricoles. Le second est celui de l'influence de la météorologie sur les variations de l'offre agricole. A l'encontre de l'approche ancienne insistant sur le

déterminisme météorologique qui expliquerait l'essentiel de ces variations, une étude empirique effectuée à partir de données climatiques lilloises et de production céréalière du Nord entre 1756 et 1790 suggère que, là encore, la capacité d'adaptation et la souplesse de la réponse des producteurs sont importantes. En d'autres termes, l'influence de la météorologie est réelle mais le démarquage des séries climatiques et de production est sans fondement. Il est dès lors nécessaire de faire intervenir l'idée de stratégie des producteurs qui répondent partiellement à la conjoncture. Cette réponse dans ces temporalités est alors étudiée.

- 17 La même opération est effectuée avec la demande qui est analysée aussi bien dans ses déterminants, ce qui oblige à considérer le problème de la hiérarchie des biens et de la différenciation des fonctions de demande selon les revenus d'un côté, et celui de la confrontation sur un marché qu'il s'agit de définir d'un autre côté. La temporalisation des flux de demande permet de mettre en évidence une structuration complexe dont l'armature est le mouvement long. La dernière variable étudiée est l'offre industrielle. L'articulation avec les analyses précédentes sur la nature du profit, l'organisation des entreprises industrielles, les fluctuations de la demande et la formation du salaire, conduit à mettre en avant une architecture temporelle spécifique. Elle s'appuie à la fois sur des déterminants structurels (la logistique de l'offre) et sur l'interaction avec les autres données de la conjoncture. Soulignons ce dernier aspect essentiel : la troisième partie se construit sur l'interaction des différentes variables introduites progressivement selon un ordre logique.
- 18 La quatrième et dernière partie prend comme objet d'étude les temporalités elles-mêmes. Elle procède de la synthèse des matériaux accumulés jusque-là pour proposer une construction dans laquelle interagissent les différents mouvements conjoncturels. Dans un premier temps, c'est l'articulation entre court-terme (et les différentes formes d'autodépendance) et mouvement long qui est centrale car elle dessine l'armature de la conjoncture. Elle permet en particulier de définir à nouveaux frais la notion de mouvement long, peu étudiée jusqu'ici par l'historiographie. Dans un second temps, ce sont les formes intermédiaires qui sont examinées. Elles comprennent en particulier les divers types de cycles, dont il est montré le caractère complexe et très varié suggérant que la forme cyclique relève moins du concept unifié que de la typologie floue.